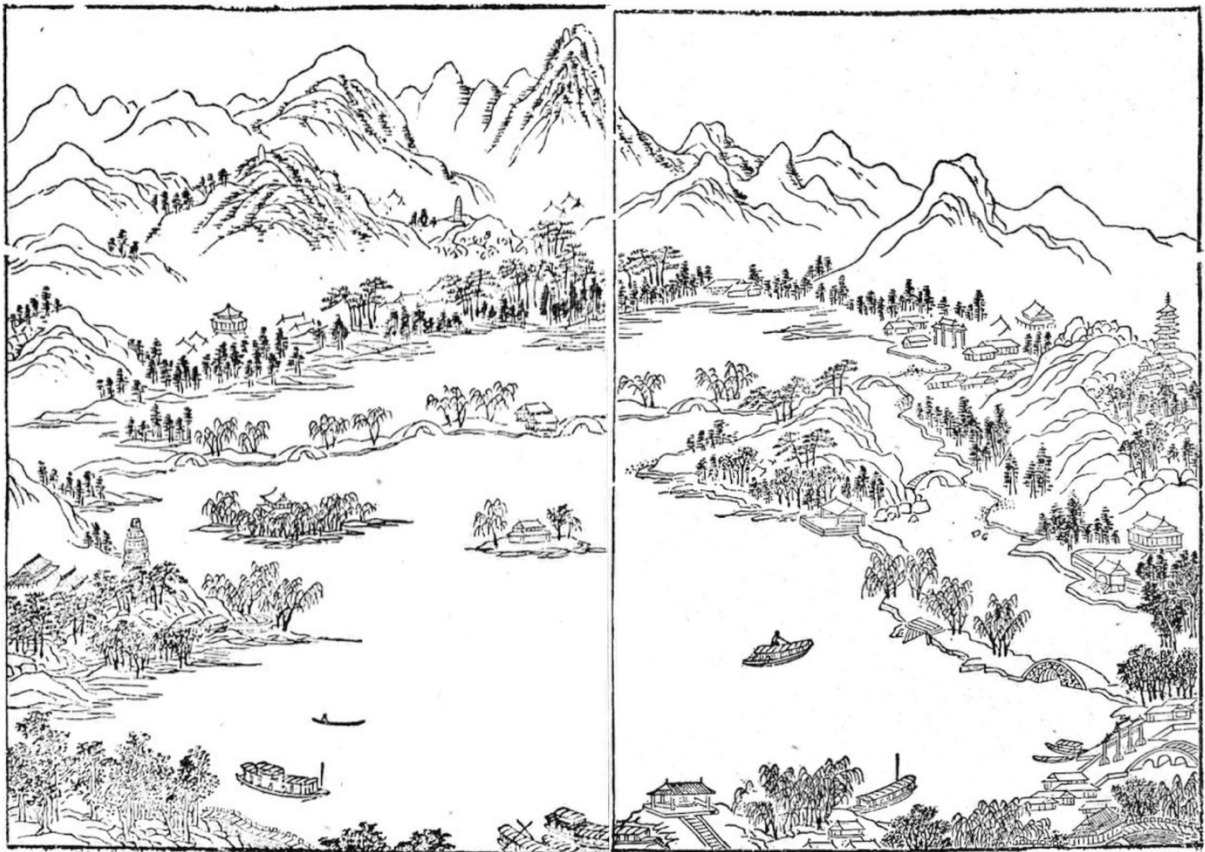


# Les deux font la paire



Les deux font la paire

Illustration

« Xihu quanjing » 西湖全景 (Vue panoramique du Lac de l'Ouest, Hangzhou)  
Gravure de l'ère Chongzhen 崇禎 (1627-1644) des Ming. (Éd. Shanghai Renmin meishu, 1979)

## Avertissement

*LES DEUX FONT LA PAIRE* est le premier récit du *Shi'er xiao* 十二笑 (Douze blagues) recueil de contes en langue vulgaire sur lequel on sait peu, sinon qu'il a dû rencontrer au moment de sa diffusion un accueil favorable car ce qu'il en subsiste a été transmis par deux imprimés malheureusement incomplets : l'un déposé à l'Université de Pékin qui conserve les contes numéros 1, 2, 5 et 6 ; l'autre, à l'Université Fudan de Shanghai, les contes 1, 3, 4 et 6. On peut se faire une idée de l'ensemble grâce à la table des matières qui donne les titres des douze contes ainsi que, pour chacun des récits, une brève accroche humoristique en une trentaine de caractères. Le titre original du premier conte, ici traduit, est « Chiyu nü yu chiyu nan » 痴愚女遇痴愚漢 (Une idiote rencontre un idiot) ; sa description : « Créatures de bois et d'argile ne savent ce que vivre veut dire. Toutes semblables, ce ne sont que des êtres de stuc. Par leur entremise, parlons règle morale pour montrer la Suprême réalité afin d'éveiller les abrutis et leur faire reconnaître leurs erreurs. » 土木形骸。罔知生趣。視彼泥人。等無有異。借因說法。指第一義。喚醒痴愚。回頭思味. L'auteur se présente sous le pseudonyme de Mohanzhai zhuren 墨憨齋主人 qui renvoie à Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1646) et à la tradition du *huaben* 話本 telle que celui-ci l'avait défendue avec ses *San yan* 三言 (Trois Paroles) à la fin des Ming 明 (1368-1644), mais il est plus que probable que la collection ait vu le jour beaucoup plus tard, soit au cours de l'ère Shunzhi 順治 (1644-1661) du début des Qing 清 (1644-1911), vraisemblablement à un moment proche de celui où sortaient les collections de contes et de nouvelles de Li Yu 李漁 (1611-1680) avec lesquelles on trouve de nombreuses affinités : des *Wushengxi* 無聲戲 (Comédies silencieuses, 1654-1656), le piquant de situations comiques offrant un regard critique sur les acteurs d'une société ébranlée par le chamboulement dynastique ; des *Shi'erylou* 十二樓 (Douze Pavillons, 1658), une nouvelle manière d'organiser un recueil de contes. De fait, comme l'a proposé, voici 40 ans, le sinologue japonais Ôtsuka Hitedaka 大塚秀高, l'examen des éléments fournis par le recueil, s'ils ne permettent pas d'élucider la question de l'attribution, renforcent le sentiment d'une proximité avec un recueil contemporain disponible en français, *Zhaoshibe* 照世杯 (La coupe qui reflète le monde, trad. Rainier Lanselle, *Le Cheval de Jade. Quatre contes chinois du XVII<sup>e</sup> siècle*. Arles : Piquier, 1987, réédition 2025), et des lettrés originaux tels que le poète Du Jun 杜濬 (1611-1687), lequel a assisté Li Yu dans l'édition de ses recueils de *xiaoshuo* 小說, et Ding Yaokang 丁耀亢 (1599-1669), auteur d'une suite au *Jin Ping Mei* 金瓶梅. Quoi qu'il en soit, ce qu'il reste de cette œuvre mériterait d'être traduit, entreprise que nous comptons mener à bien à l'avenir.

Pour réaliser cette traduction, nous avons pu consulter les deux imprimés anciens et avons utilisé les éditions réalisées depuis : le fac-similé publié en 1991 aux éditions Shanghai guji dans la collection « Guben xiaoshuo jicheng » 古本小說集成 lequel combine les deux imprimés anciens, et l'édition moderne établie et ponctuée par Cao Yibing 曹亦冰 pour les éditions Zhejiang guji de Hangzhou en 1993. Une présentation plus détaillée du recueil sera fournie prochainement sur notre carnet de recherche accessible à l'URL : <https://kaser.hypotheses.org/>

Les deux font la paire

*Celle qui mérite d'être la risée d'autrui  
A, sans conteste, sa mâle contrepartie.  
Seuls les bambins de plâtre sont d'une crasse idiotie,  
De glaise pétris également ceux qui les aiment à la folie.*

L'être humain se targue d'être doué de la parole, de la vision, du toucher, libre de ses déplacements et capable d'activer son esprit en fonction des circonstances, manifestant ingéniosité et perspicacité. Il est convaincu d'être en tout supérieur aux figurines d'argile dont il diffère comme le ciel de la terre, car celles-ci sont privées de conscience. En conséquence, si quelqu'un prend à partie des statues façonnées avec de la glaise ou sculptées dans le bois, il fait preuve en cette occasion de la plus manifeste des crétineries, montrant qu'il est un individu incapable de maîtriser son feu intérieur, et de conserver son calme et sa sérénité.

Rencontre-t-il une beauté poudrée, qu'il s'en entiche comme si c'était une Chang'E tombée du ciel, ou la déesse de la Luo en visite sur terre<sup>1</sup> ; il la dit *égale des fleurs*, ou *rivale du jade*. Mais la comparerait-il à une beauté de stuc, qu'il collerait sur elle une étiquette, certes pleine de raffinement, mais qui la réduirait à n'être qu'un être sans vie dénuée de charme. Dans son aveuglement, il oublie que celles qu'il compte pour des fleurs ou des jades, ne sont que des squelettes poudrés. Quand bien même seraient-elles sans égales, elles ne pourront éviter de retourner à la terre. C'est pourquoi les sages de l'Antiquité avaient une formule qui disait :

*Sur la tombe de la belle Xishi, trois pieds de terre ;  
Qui eut présagé que, de Wu, elle eut scellé le sort ?<sup>2</sup>*

Mais parlons plutôt d'un bachelier que ses pas avaient conduit par mégarde dans un ancien monastère bouddhiste en partie dévolu au culte du bodhisattva Maitreya<sup>3</sup> lequel bouche grande ouverte, et tout débraillé, étalait son généreux poitrail, arborant ce qui semblait bien être un franc sourire. « Alors que les autres poussah, se dit-il en for intérieur, sont assis dans des postures aussi majestueuses que graves, inspirant tout à la fois respect et dévotion, pourquoi celui-ci, et lui seul, manque-t-il à ce point de solennité à s'esclaffer de la sorte pour on ne sait quelle raison. De quoi peut-il bien rire ? »

S'avisant de la présence à proximité du hall d'un vieux bonze, notre étudiant, tout en désignant l'objet de son étonnement, s'approcha de lui pour l'interroger : « Moine, auriez-vous connaissance de ce qui pousse ce poussah à rire ? — Il ne rit de rien d'autre que de vous, Messire. » Pour le moins surpris, et un temps interloqué par la réponse, le bachelier reprit son interrogation : « Mais bien avant que je n'arrive ici, il était déjà en train de rire ; et quand je lui aurai tourné le dos pour partir, il continuera bien de rire, alors, expliquez-moi un peu, Monsieur le moine, pourquoi vous vous moquez de moi de la sorte ! » Cette sortie fit s'esclaffer le bonze : « C'est que Monsieur n'a jamais pris garde de ce que les statues de stuc rient souvent des statues vivantes. — Moine, lança en riant jaune le bachelier que ces deux affirmations avaient déconcerté, voilà deux paradoxes fort étranges. Ce bodhisattva n'est rien de plus qu'une sculpture de plâtre, ce que n'importe quel gamin âgé de trois ans confirmerait sans hésitation ; quant à l'être humain, n'est-il pas la créature la plus aboutie sous le ciel, laquelle dispose d'un esprit, donc d'un savoir, de sens de la perception, et un corps en mesure de se mouvoir : à quoi cela rimerait-il d'en faire, comme vous le dites, des *statues vivantes* ? — Monsieur, répondit le bonze, si vous n'y voyait pas d'inconvénient, je vais tout vous révéler sur ce sujet, et vous en faire découvrir les secrets, nous en rirons de bon cœur de concert par la suite : que vous en dit ? — Je vous prie de me dispenser votre enseignement », approuva le bachelier tout en s'inclinant ostensiblement devant son interlocuteur qui reprit la parole : « De nos jours, ceux qui courent

après les richesses sont obnubilés par l'or et l'argent, sans réaliser qu'il ne s'agit de rien de plus de simples métaux qu'ils devront laisser derrière eux au moment de leur mort ; ceux qui ne pensent qu'à la luxure se pâment devant des beautés sans se rendre compte qu'il s'agit de fantômes poudrés qui n'épargnent pas non plus les héros qui les convoitent ; ceux qui n'agissent que pour obtenir gloire et fortune bavent devant les postes honorifiques et le prestige de la fonction, sans s'apercevoir que ceux qui les occupent ne sont que des lions drapés dans des atours d'une neige qui n'est pas longue à fondre. Depuis les étendues infinies où il évolue, le bodhisattva Maitreya contemple comment chacun est prisonnier de ses illusions ici-bas, insensible aux mises en garde, indifférent aux exhortations. Témoin du pitoyable spectacle qu'offrent les uns et les autres, il serait enclin à répandre des torrents de pleurs pour les convaincre, mais il n'a pas assez de larmes pour cela. C'est donc en désespoir de cause, qu'il s'est résolu à rire. Mais voyez comment il le fait à en avoir les paupières collées et les lèvres qui ne se touchent plus, alors que, dans son ventre rebondi, s'est accumulée une immense frustration. » Profondément touché par cette évocation, notre étudiant s'inclina avec la plus grande dévotion devant la statue du bodhisattva. S'étant redressé, il contempla à nouveau la statue dorée, et sans s'en apercevoir éclata en sanglots sonores. Ne comprenant pas ce qu'il lui arrivait, le bonze s'empressa de l'interroger : « Mais, pourquoi la vue du Poussah vous plonge-t-elle dans cet abîme de tristesse ? — C'est que, soudain, votre disciple vient de prendre conscience qu'il est encore immergé dans cet océan de souffrances, attaché qu'il est aux plaisirs trompeurs de ce monde, affairé sans répit, n'ayant nulle part où se fixer et s'établir, en rien différent d'une figurine de terre. Et si je ne deviens pas la risée du Bodhisattva, expliquez-moi pourquoi je ne devrais pas pleurer ? — C'est cette soudaine révélation qui vous fait pleurer maintenant, mais quand vous aurez creusé un peu, vous pourriez bien ne plus avoir à pleurer ou même à rire, et alors vous saisirez pleinement combien difficile est la condition humaine. » Le bachelier acquiesça d'un signe de tête, puis sortit silencieusement du temple dans la direction de sa maison où il prit congé de son épouse, arguant qu'il allait faire quelque voyage d'études dans quelque contrée voisine. De fait, il s'effaça sans laisser de traces, se libérant *des chaînes du profit et des rênes de la renommée*, se livrant entièrement à cultiver la Voie, en prenant le sobriquet de Monsieur Rigolade<sup>4</sup>.

Un jour alors qu'il voguait sur la rivière Wu, il aperçut un temple qui se dressait fièrement sur la rive. En approchant, il put distinguer les caractères inscrits sur son fronton — « Temple du Roi Xiang de Chu » —, qui lui firent comprendre qu'il se trouvait à l'endroit même où Xiang Yu<sup>5</sup> s'était suicidé et pourquoi un temple d'une telle majesté avait été édifié sur la rive. Tous ceux qui s'y rendent et désirent traverser la rivière, doivent en effet préparer, avec un strict respect du rituel, force offrandes sacrificielles afin de se garantir des flots apaisés et propices. Si la moindre négligence était commise, les flots s'animent à rendre le voyage périlleux. Cette menace avait de tout temps stimulé une commune vénération et l'encens y brûlait sans discontinuer depuis des lustres.

Ayant appris ces détails de la bouche de ceux qui se trouvaient sur place, notre étudiant pénétra à grandes enjambées dans le bâtiment central. En levant les yeux, il put constater la magnificence de la construction au centre de laquelle se dressait, majestueuse, une statue monumentale de la divinité, d'apparence féroce et redoutable ; derrière les rideaux se pressait une foule considérable de marchands et de voyageurs, qui procédant à des offrandes, qui rendant des hommages appuyés, le tout dans une belle effervescence.

Mais arrivé face à la statue du dieu, il se mit à rire aux éclats. Avisant que l'abbé chargé de la vente des baguettes d'encens avait disposé sur la table derrière laquelle il était assis un nécessaire d'écriture prêt à l'emploi, il s'empara d'un pinceau, le plongea dans une encre dense et abondante, et se mit à écrire en grands caractères à même le mur du temple le distique suivant :

*De couper l'Empire en deux ne pas se complaire.  
Mais d'une poignée de papier brûlé se satisfaire !*

Ceci écrit, il reposa le pinceau sur la table, lâcha un rire moqueur et sortit. Mais à peine venait-il de franchir la porte du temple qu'un vent fougueux s'était subrepticement levé, emportant avec lui poussières et rochers, quand tout autour du temple s'accumulaient de menaçants nuages obscurcissant le ciel, plongeant l'espace sacré dans les ténèbres ; c'étaient comme-ci dix-mille chevaux arrivaient au galop ou qu'un raz-de-marée allait tout dévaster sur son passage. L'étudiant s'arrêta net et hurla de toute ses forces : « Serait-ce que l'esprit divin est en colère après moi ? Mais ne t'ai-je pas déjà dit qu'à mugir sans parler, on n'a y rien à gagner et qu'à la fin, on t'a réglé ton compte pour faire de toi la risée de l'Empire. Quelle efficacité peut bien déployer un tas d'os en décrépitude ? Alors à quoi bon, sans honte aucune, se goinfrer de la chair des offrandes et à faire étalage d'un rebus de puissance ? Si tu n'as pas été capable d'affronter les regards des gens du Jiangdong, de quel front acceptes-tu l'encens de toute une région ? Dès lors que tu n'es plus qu'une effigie de plâtre, si tu as un doigt de jugeotte et un soupçon de pertinence, tu devrais prendre tes cliques et tes claques, filer au loin, et laisser ce temple tomber rapidement en ruines afin de t'épargner les moqueries des voyageurs. »

Xiang Yu, qui venait d'être raillé par l'étudiant, révéla soudain son pouvoir occulte : tout à coup, le soleil traversa les nuages et le vent s'apaisa ; dans le même temps, les gens qui se trouvaient à l'intérieur du temple en sortaient prestement dans un grand désordre tout en s'écriant : « Extraordinaire ! Surprenant ! Comment est-il possible, qu'en si peu de temps, le ciel se soit, de la sorte, assombri, et que... la statue du grand roi soit soudainement allée s'asseoir au fond du temple ? » Incrédule, l'étudiant se précipita à l'intérieur de la salle principale, se frayant difficilement un chemin à travers la foule compacte qui s'y trouvait encore, pour se rendre compte qu'effectivement la statue de la divinité s'était déplacée et qu'elle se trouvait désormais, en position assise, faisant face au sanctuaire intérieur. Si au départ, elle tenait son épée en main, cette dernière était dorénavant posée à côté de son siège. Plus surprenant encore : des yeux de la statue s'écoulaient, jusqu'à sa mâchoire, deux filets de larmes. Tout en frappant dans ses mains et entre deux éclats de rire, notre étudiant psalmodia le distique suivant :

*Jamais, héros d'autrefois ne s'est fendu d'une larme,  
Et voilà qu'il pleure seul, sous les rires et dans le vacarme.*

Quand bien même affichait-il là une profonde désinvolture amusée, notre jeune homme pensait en son for intérieur : « Si un être fait d'argile détient ce pouvoir, comment un humain peut-il se permettre de rester dans l'ignorance ? » Cette subite révélation le poussa à approfondir encore plus sa quête spirituelle, quête qui lui permit de devenir un immortel.

Quant à Xiang Yu, il ne manifesta plus sa puissance. Les filets de larmes sortant de ses yeux jamais ne se tarir, ce que tout un chacun tint pour un prodige, arguant que bien que toute statue qu'elle était, savoir proprement dénuée de souffle vital, incapable de parler, entièrement constituée de terre, elle pouvait bien, pour éviter de sombrer dans la bêtise, déployer un reste de fierté, et pleurer comme un être vivant quand elle se faisait moquer par un humain.

Mais les humains ne sont-ils pas aussi risibles que ces êtres moulés dans la glaise, quand ils s'obstinent dans leur aveuglement ? Quand dotés d'un esprit et d'un corps, ils se laissent duper par des femmes écervelée et insensibles, et mener par le bout du nez comme des ivrognes ou des abrutis, au point que leurs yeux écarquillés prennent une poupée pour un bébé, un être factice pour un individu réel, devenant la risée de ceux qui y voient clair.

En déployant l'histoire pour rire qui suit, j'entends tirer de leur torpeur ceux qui ont fait vœu de stupidité. Je le fais avec le cœur empli de compassion, aussi ne raillez pas celui qui, pauvre pantin de terre lui-même, travaille au salut de ses congénères.

Cette histoire remonte aux années Hongzhi<sup>6</sup>. À cette époque vivait un *docteur*<sup>7</sup> du Henan du nom de Hua Shu. Celui-ci avait pour nom social Zhongyuan, Promu en administration. Il avait épousé une dame née Hao du même âge que lui. Les époux s'aimaient tendrement. Le hic,

c'est qu'à la quarantaine passée Dame Hao, laquelle avait un caractère particulièrement sévère et n'avait toujours pas donné à son mari le moindre rejeton, n'était absolument pas désireuse de partager avec une autre, concubine ou soubrette, les prérogatives dues à l'épouse en titre. S'il ne s'en était jamais plaint ouvertement, Promu n'en éprouvait pas moins chaque jour de son existence une profonde tristesse lancinante.

Un jour, alors qu'il se tenait dans la solitude de son cabinet de travail, justement plongé dans une de ses rêvasseries mélancoliques qui lui avait fait oublier le boire et le manger, trop éprouvé pour proférer le moindre mot, les yeux clos, lâchant seulement de temps en temps de poussifs soupirs, ne différant de ces statues de stuc que par le filet d'humeur sombre qui l'animait, s'échappa de lui un quatrain qui transcrivait son état d'esprit du moment. Le voici tel qu'il l'écrivit à même le mur de sa bibliothèque :

*À la quarantaine, sans descendant, quelle déveine,  
Du voisin, voir le rejeton, combien me peine.  
Un jour viendra où, sous trois pieds de terre, reposerai,  
Et personne ne viendra sur ma tombe s'incliner.*

Le pinceau à peine reposé, il éclata en sanglots, en proie au désespoir, quand son intendant fit irruption : « Des envoyés en provenance de la capitale attendent à l'extérieur. Ils sont venus informer Monsieur de sa récente promotion ! » Cela dit, il transmit respectueusement à son maître l'ordre de nomination. L'ayant pris en main, Promu vit qu'il émanait du Bureau des affectations du ministère de la Fonction Publique. Le document stipulait qu'il était nommé Intendant des relais des postes du Fujian ; l'ordre ayant été préalablement paraphé, il devait être mis à exécution promptement : Promu devait partir sans tarder pour occuper sa charge !

Quand il eut fini sa lecture, Promu ordonna qu'on gratifie les envoyés comme il se devait et qu'on leur fasse servir une collation dans une dépendance de l'aile extérieure. Sans perdre un seul instant, il se leva et, tout aussi promptement, déboula dans les appartements intérieurs où se trouvait Dame Hao. « Tout bien considéré, lui lança-t-il tout de go, je ne vois pas pourquoi je me réjouirais de ce qui aurait rempli d'allégresse tout autre que moi. À quoi bon la gloire et les honneurs de la charge, lorsqu'à l'âge avancé qui est le mien, on n'a, à ses côtés, pas le moindre descendant, fille ou garçon ? N'est-ce pas se condamner à finir tôt ou tard comme un fantôme sans sépulture ? Dans ces conditions, servir ne rime à rien, mieux vaudrait encore que je démissionne et que je me rase le crâne ! Au moins, je n'aurai plus de raison de me tourmenter ! »

Dame Hao l'avait écouté jusqu'au moment où, submergée de colère, elle ne pût se retenir d'éructer à son tour : « Hé bien ça, c'est incroyable ! Il m'est bien égal que tu prennes ton poste ou pas ! Ça, c'est à toi et à toi seul de savoir si *ça vaut ou non le coup*, que veux-tu que j'y fasse ? De toute façon, j'ai toujours eu un destin pourri ! Tu veux te raser le crâne ? La belle affaire ! Qui a dit que je n'en étais pas capable ? Je sais trop bien ce que tu as sur le cœur : tu ne m'as jamais pardonné de ne pas t'avoir laissé t'offrir une petite épouse, car ça, ça t'aurait plu, hein ? Et voilà maintenant que tu déblatères toutes ces honteuses inepties. Je vais te dire moi : s'il était écrit que tu aurais dû avoir un fils, tu en aurais eu un sans avoir besoin de te payer une concubine ! Et si ton destin était de ne pas en avoir, aurais-tu collectionné les épouses comme des perles, je crains bien que tu n'aurais nourri qu'une douce illusion. Écoute-moi bien maintenant : je fais aujourd'hui le serment que jamais plus, ô grand jamais, je ne me risquerai à te restreindre, pas plus qu'à te suivre dans tes nouvelles fonctions ; libre à toi de te trouver une ou deux femelles pour élever tes marmots, après tout si ça te chante de devenir un fantôme gavé à la soupe mortuaire ! On verra bien qui a raison ou tort ! »

Après avoir vitupéré de la sorte un moment, Dame Hao, toujours pestant de rage, se retira dans ses appartements où elle s'affala sur son lit laissant un Promu blême, ne sachant plus que

faire, pas plus de ses mains que de ses jambes, l'esprit vide. Finalement, il alla lui aussi se coucher tout habillé. C'est bien le cas de dire :

*Source de joie rencontrée, mauvaise humeur déçuplée,  
Au cœur de la dispute, chaque mot est un mot de trop.*

Au départ, Promu et son épouse formaient un couple tendrement lié. Promu était, pour sa part, on ne peut plus rigoureux et renfermé, continuellement taciturne et mélancolique ; qui plus est, il avait été tenu de près par sa femme laquelle ne tergiversait pas sur les règles, ne lui accordant aucun écart : il était devenu pareil à ces statues de plâtre. Et voilà que, tout d'un coup, il lui était venu une folle ambition et il s'était mis dans l'idée de l'amadouer. Mais bien au contraire, ses paroles, telles l'eau projetée contre un rocher, eurent un effet plus que désastreux. Un proverbe dit à juste titre qu'il est *Plus facile de déplacer monts et fleuves que d'émousser un caractère.*

Les choses avaient atteint un point de non-retour pour Hao. Elle se leva de bon matin, pleura un moment, puis elle empoigna ses chignons et coupa sa chevelure à la racine. Elle prépara aussitôt quelques mallettes et prit, sans plus attendre, la direction du monastère de nonnes du Sans forme pour y fuir le monde.

Promu se retrouva seul, la joie de sa nomination complètement balayée. Moins d'une demi-lune plus tard, les émissaires du Fujian arrivèrent pour l'accompagner jusqu'à son poste. Il ne lui restait donc qu'à emballer à la va-vite ses affaires. Il emmena avec lui quelques petits serviteurs et recruta deux secrétaires pour lui tenir compagnie pendant son périple.

L'un des deux, un dénommé Pei Xiaoxing, était particulièrement vif d'esprit. Il savait faire apprécier sa compagnie, distraire ses hôtes, et jouer tout autant des instruments à cordes qu'à vent. En fait, il savait tout faire, et partout où il proposait ses services, on l'avait accueilli avec plaisir. Comme Promu avait gardé un bon souvenir de lui, il l'avait convié à le suivre afin d'alléger sa solitude. Le cas de dire :

*Dans les futilités, c'est le premier,  
Pour les loisirs, c'est un pionnier.  
Tôt entré dans cette religion,  
Il sert à ravir les grandes maisons.*

Or donc, Promu raffolait de lui et ne s'en séparait pas de toute la journée. Chemin faisant, à parler et rire de concert, il en avait oublié sa mélancolie. Plus d'une dizaine de jours s'étaient écoulés et ils arrivaient à Yangzhou<sup>8</sup>, lieu riche de tant de splendeurs que personne n'en épuiserait toutes les distractions. Voyez plutôt :

*Partout, ce ne sont qu'enivrantes senteurs et subtiles fragrances ; de bien déroutantes mélodies et délicates sonorités tirées de cithares et de flutes s'échappent de cabarets aussi chatoyants les uns que les autres ; s'y pressent, plein d'envies, fils de bonnes familles et puissants héritiers ; l'or pour le plaisir, comment partir ? Ô combien pâles sont nos banales festivités face à ce qu'offre Guanling qui n'a rien à envier aux plus nobles cités.*

L'attrait de chaque chose était décuplé par le climat propice de cette fin de printemps. Promu fit arrêter sa barque au bord du fleuve et déambula sur les quais en compagnie de Pei. Ils découvraient des estaminets où les gens s'agglutinaient comme des fourmis et des maisons de thé tout aussi fréquentées. Dans un flot continu de carrioles et de chevaux, des groupes se dirigeaient dans une direction tandis que d'autres semblaient les poursuivre contribuant sans cesse à alimenter la cohue. « Mais où donc ces gens se précipitent-ils ainsi ? Qu'est-ce donc qui les anime ? s'enquit Promu. — On appelle ces gens des courtiers. Tous les mandarins ou les fils de bonne-famille que vous voyez-là et qui veulent profiter de leur passage pour se procurer une concubine ou une servante, souhaitent s'attacher leur service pour mener à bien leur projet.

C'est ainsi qu'ils gagnent leur vie. Ils connaissent sur le bout des doigts toutes les filles disponibles, de la plus banale à la plus exquise et ils arpentent les rues du matin au soir en quête de chalands. De fait, ce sont en quelque sorte des entremetteuses. » Promu se contenta de hocher du bonnet et continua à avancer sans but précis. Ils se promenèrent ainsi la moitié de la journée. « Si Monsieur veut profiter d'un vent favorable, il devrait donner l'ordre de lever l'ancre, lui fit-on savoir dès qu'il fut de retour sur son embarcation. — Ne nous emballons pas, j'ai encore une petite affaire à régler demain ! » lança Promu à la surprise générale.

Le soir-même, une fois le dîner pris, et mis en verve par l'alcool qu'il venait d'ingurgiter, il interrogea son confident : « Cher Pei, dis-moi un peu, ces courtiers dont tu me parlais tantôt, ne pourrais-tu aller demain en prier un de venir ? J'aurais à l'entretenir de quelque affaire. — Il est vrai que le maître n'a personne pour le servir, embraya aussitôt Pei qui avait deviné ce qui trotter dans la tête de son maître. Monsieur devrait profiter d'être en ce lieu pour prendre l'épouse qui l'accompagnerait dans ses nouvelles attributions. Elle tiendra auprès de lui le rôle de maîtresse de maison et, de plus, ne manquera pas de lui donner un héritier capable de conserver son statut à sa lignée tout en prenant soin de lui. Ne serait-ce pas une belle et bonne chose ? Il n'y a pas à hésiter. Sans conteste, sans conteste, sans conteste ! » Il ne répéta pas moins de sept ou huit fois ses encouragements, ce qui mit Promu de la meilleure humeur : « Toi, tu me comprends. Tu es un frère. Un vrai, un vrai ! » dit Promu en tapotant le dos de son secrétaire qui redoubla de diligence : « Votre serviteur ira demain dès la première heure, les instruire de vos désirs et les engagera à se mettre aussitôt en quête de la plus délicieuse des créatures, afin que *le vent printanier porte le galop du coursier* et que *le couple d'hirondelles pourpres investisse le Temple de jade* ! » Promu, que tous ces propos avaient émoustillé, ne pût fermer l'œil de la nuit.

Au petit matin, l'intendant arpentait déjà la rive. Il ne fut pas long à tomber sur un maître de la profession, qui justement avait une perle rare à céder. Ne retenant pas sa joie, Pei l'invita à le suivre sur le bateau de son patron. Là, l'homme se fit un devoir de lui expliquer, par le menu, combien belle, combien exceptionnelle était cette personne qui n'avait pas son double sur terre. Il en dit tant de bien que Promu en fût tout ébaubi, d'autant plus troublé qu'il avait perdu autant de temps, et que maintenant il brûlait d'un feu qui ne pouvait s'éteindre avant qu'il ne l'ait enlacée, embrassée, câlinée, possédée, pilonnée. Qu'il était douloureux d'attendre ! Sans perdre un instant, il envoya chercher deux lingots d'argent, dix rouleaux de satin coloré, en guise de présent de fiançailles au cas où elle lui plairait vraiment. Dans le même temps, il fit préparer et remettre à l'entremetteur une enveloppe contenant deux taëls pour les frais de rencontre, et chargea un de ses serviteurs de le précéder avec une boîte de menus présents. Lui-même suivrait, accompagné de Pei et d'une escorte serrée d'une dizaine de sbires, non sans avoir pris la peine d'enfiler une tenue des plus recherchées.

À moins d'une lieue du but, ils tombaient déjà sur l'entremetteur qui, flanqué du serviteur précédemment dépêché, attendait depuis un petit moment déjà. L'homme indiqua, à proximité, une toute petite porte cachée par un rideau de bambou : « C'est ici ! » L'entremetteur tira le rideau pour laisser Promu pénétrer le premier suivi de près par tous les autres. Ce n'est que lorsqu'ils atteignirent la salle de réception, qu'une femme dans la force de l'âge se pressa pour les accueillir avec force civilités : « Si Messire veut bien se donner la peine de s'asseoir ». Aussitôt, une soubrette apporta deux coupes de thé parfumé que sa maîtresse offrit de ses propres mains, la première à Promu, l'autre à Pei. Un moment après, s'étant à nouveau levée en manifestant le même empressement, elle prit la parole : « Ma fille est encore en train de se préparer. Je crains que cette attente ne vous contrarie. Que diriez-vous de m'accompagner dans le patio ? » C'est effectivement ce qu'ils firent. Une fois installés, ils purent profiter d'un nouveau point de vue :

*Des fleurs en pagaille à ne savoir laquelle porter aux nues,  
Des visages tout souriant qui saluent les inconnus.*

*En ce lieu, trop de merveilles pour toutes les apprécier,  
Et des murs entièrement tapissés de poèmes de célébrités.*

Ce fut, pour Promu, comme s'il venait d'accéder au Royaume des Immortels. Il n'avait plus sur les lèvres que le mot « Extraordinaire » qu'il ne cessait de proférer. Pei, lequel s'était tout naturellement installé à la place dévolue à son statut, ne put attendre plus longtemps que son maître se mette en peine de s'enquérir de l'identité de leur hôte, aussi prit-il la parole : « Madame, auriez-vous l'obligeance de nous apprendre quel est votre nom ? Seriez-vous originaire de cette localité ? Quant à la jeune personne, est-elle votre propre fille ou bien est-ce une enfant adoptée ? Quel est donc son âge ? — La vieille personne qui vous parle se nomme Cui. Originaire de Nankin, je me suis fixée ici. Par malheur, mon mari est mort, me laissant pour seul héritage cette fille qui se prénomme Ming'er, Destinée. Elle vient d'avoir quinze ans. Messieurs savent bien qu'il n'est guère convenable de garder une fille aussi âgée à la maison, aussi me suis-je mis en peine de lui trouver un parti pour lui assurer, à elle un avenir convenable, et à moi un appui pour mes vieux jours. — Or donc, c'est votre propre fille, reprit Pei. Vous êtes chanceuse, car Messire Hua vient d'être nommé Intendant des relais des postes pour la province du Fujian, et il va présentement prendre ses fonctions. La mort de son épouse l'ayant laissé en cours de vie sans maîtresse de maison et sans progéniture, il est venu dans ce lieu chercher femme. Ayant appris par la bouche de vos proches que votre fille était d'une parfaite beauté, d'une grâce hors du commun, il est intentionnellement venu vous rendre visite, afin de se rendre compte par lui-même. J'aurais à cœur de favoriser ses charmes. » À ces mots, son interlocutrice s'était soulevée de sa chaise et l'avait remercié longuement avec affectation, quand une servante sortit de derrière un paravent pour avertir de l'arrivée de la demoiselle. À cette annonce, Promu leva la tête pour contempler une jeune fille qui était incontestablement une beauté. Voyez plutôt :

*Un teint de jade poli, un corps aussi léger qu'un nuage ; des yeux brillants comme les étoiles, des sourcils noirs bien dessinés, de belles dents bien ordonnées, le tout dans une robe rouge cerise. Des petons petits et menus, une allure timide et gracieuse, comme soumise à la brise qui agite ses manches telles des nuages noirs. Elle salue d'un discret sourire en s'inclinant respectueusement à en faire perdre la raison à tous les êtres vivants.*

La mère accueillit sa progéniture, et lui ayant offert sa place, s'assit à ses côtés sur un autre siège. La réaction de Promu eut de quoi amuser : il sembla tout à coup précipité dans un état de stupeur incontrôlable, les yeux comme pétrifiés, bavant sans retenue, aussi muet qu'immobile, sourd aux interrogations de Pei qui lui demanda plusieurs fois d'affilée s'il trouvait la jeune personne à son goût, ne recueillant plus de réponse que s'il s'était adressé à une statue de stuc. Si les personnes présentes, tout comme la maman, s'efforçaient autant que possible de ne pas s'esclaffer, la jeune fille ne put, quant à elle, réprimer un éclat de rire ! Mais qui lui crut ? Cet éclat sonore eut pour effet de plonger Promu dans une torpeur encore plus profonde. Cloué sur sa chaise, il restait immobile. Pei en fut réduit à attirer la mère dans une pièce voisine afin de s'entretenir avec elle : « Ne vous méprenez pas sur les réactions de Sieur Hua. Sachez qu'il a été tenu de fort près par sa défunte épouse et a toujours été entouré des plus vilaines soubrettes et des plus rustaudes femmes qui soient, sans possibilité d'en croiser d'autres. Qui plus est, quand il quittait la maison, il était flanqué d'un de ses beaux-frères qui ne lui laissait aucune chance de se délasser, pas même l'occasion de contempler une beauté. Maintenant que plus personne ne peut entraver ses mouvements, il désire voir du nouveau, et voilà qu'il tombe sur votre fille. C'est comme lorsqu'un jeune étudiant quitte l'école et tombe par hasard en admiration d'une poupée de stuc dont il s'entiche comme du plus précieux des trésors. De plus, votre fille est d'une grâce fascinante qui ne laisserait personne de marbre pas même le licencié Zhang<sup>9</sup>. Mon maître a apporté avec lui un présent fort conséquent pour nouer alliance, mais si Madame le trouve indigne, qu'elle sache que je peux intercéder en sa faveur

afin qu'elle y trouve son compte. Mais, oserai-je la prier d'avoir l'obligeance de ne pas oublier l'intermédiaire que je suis. — Cela va de soi, il suffira, renchérit Cui, de solliciter Monsieur dans ce sens ! — Si tout se passe bien, reprit Pei, qu'advindra-t-il de vous ? Désirez-vous suivre votre fille ou bien rester ici ? — Pour dire la vérité, je ne suis guère rassurée. Le mieux serait pour moi de la suivre, mais je redoute seulement que Monsieur Hua n'y consente pas. — Lui faire accepter ne posera guère de difficulté, dit en souriant Pei. Mais, ne sommes-nous pas, vous et moi, deux solitaires ? Si jamais, à l'expérience vous ne dédaignez pas votre humble serviteur, que diriez-vous de seller alliance en reconnaissance de mes loyaux services ? — Serait-ce que la *loche aveugle désire manger de la viande de cygne* ? répondit-elle toute en joie. — N'ayez crainte, tant que je ferais la loche, vous ne manquerez pas de boue ! » répondit Pei tout en lui pinçant l'épaule et tous deux badinèrent un moment avant d'aller retrouver les autres.

Promu, l'air toujours aussi absent, n'avait pas bougé. « Monsieur, lui lança de vive voix Pei. Si nous retournions sur notre embarcation ? Il vous sera toujours temps de revenir après vous être restauré ! » Ce fut comme s'il sortait d'un rêve ; Promu se leva aussitôt, lança un « Tout est pour le mieux ! », avant de donner l'ordre d'aller chercher un palanquin pour dit-il « Emmener Madame au bateau ! », directive qui déclencha un éclat de rire que Pei ne put retenir : « Monsieur est vraiment pressé ! ajouta-t-il. Comment pourrait-elle nous suivre alors que les cadeaux de fiançailles ne sont pas même prêts ! — Mais ne les avons-nous pas amenés avec nous ! Vite qu'on les dispose ! — Certes, mais si vous voulez satisfaire aux exigences de la maman, vous devriez en offrir deux fois plus et nous n'avons pas cela avec nous. — Cela va sans dire. Qu'on envoie aussitôt des garçons chercher ce qui manque ! C'est que je veux qu'on me l'amène ce soir même ! — Les Anciens disaient bien qu'en matière de mariage, *il faut prendre le frais le soir à l'ombre de l'arbre planté le matin même* ! Il n'en reste pas moins, reprit Pei, un problème qui concerne la mère laquelle désire suivre sa fille. Ceci ne sera pas sans conséquence. — Et laquelle s'il te plaît ? — *Comment un feu ardent ne prendrait-il pas dans des brindilles sèches* ? La chose est proprement inévitable ! plaisanta Pei. — Qu'elle vienne, un point c'est tout ! Je n'ai que faire de ce qu'il adviendra ! » trancha Promu tout entier transporté par son intense désir de posséder la fille.

Pei était fou de joie, aussi s'activa-t-il pour dépêcher qui préparer les présents, qui louer deux palanquins, quelques porteurs et offrit même ses services pour réunir les affaires des deux femmes. On s'activa ainsi dans la plus grande confusion et la compagnie ne rejoignit la barque qu'à la tombée de la nuit.

La mère fut la première à descendre du palanquin. Elle aida sa fille à s'en extirper avant d'étendre un tissu rouge-violet et de s'incliner avec déférence. Destinée quant à elle se tourna vers sa mère, et la poussant en avant, elle lui dit : « Incline-toi si tu le veux, mais moi je ne m'inclinerai pas ! » Aussi surpris qu'empressé, Promu se précipita pour la soutenir : « C'est plutôt moi qui devrais m'incliner. Comment oserai-je vous obliger ? » Comprendons-le, il avait pour l'autorité de son épouse passée une telle considération qu'il pensait devoir, en cette occasion encore, marquer son respect en s'inclinant, ignorant que la règle veut que ce soit la femme qui aurait dû le faire. Aussi, lorsqu'il vit la belle-maman se prosterner, il crut, à sa grande surprise, à un renversement du code des civilités. Bien que fort jeune encore, Destinée n'en avait pas moins, de ses beaux yeux, perçu que Promu n'était qu'un grand benêt, qu'il suffirait de lui en imposer une bonne fois pour toute pour pouvoir le mener à la baguette par la suite. Quant à lui, proprement ensorcelé, il était tout bonnement tombé dans le panneau, incapable de la moindre parade, ayant définitivement déposé les armes.

Cette nuit-là, il serra la jeune fille dans ses bras avec la fougue de l'épervier affamé qui se jette sur sa proie bien décidé à ne l'abandonner qu'une fois rassasié. Destinée était loin d'en être à son premier *coiffage de cage*, elle en avait même une grande maîtrise, et s'y livrait sans la moindre timidité, de la manière la plus dévergondée, ce qui eut pour effet de complètement

désorienter Promu lequel, sans dessus-dessous, en était à débiter des « Trésor, mon trésor vivant, je meurs de plaisir. Marié, je l'ai bien été, mais c'était comme si on m'avait servi la même tambouille tous les jours, à n'en pas vouloir manger et à n'en croquer qu'une bouchée en se forçant. Rien à voir avec les délicieux mets venus d'on ne sait quelle contrée étrangère que j'ai la chance de goûter à présent. Comment pourrais-je jamais m'en repaître ? Ce soir, c'est comme si, après m'en être abstenu pendant longtemps, je pouvais enfin me gaver à nouveau de viande. Ne raille pas de ma glotonnerie ! » — Mais l'appétit n'est pas éternel. Garde encore un peu de place ! » lança Destinée dans un éclat de rire partagé. Les deux amants en étaient encore à leurs batifolages que le soleil s'était déjà levé.

Promu finit quand même par s'endormir pour ne se lever qu'en milieu de journée. Quand il se rendit dans la cabine extérieure, il y découvrit un Pei tout somnolant après une nuit pendant laquelle Cui l'avait proprement épuisé. Entendant arriver son maître, il prit sur lui pour se redresser et le féliciter comme il se doit sans pourtant pouvoir retenir quelques bâillements. « Félicitations, à toi aussi ! », s'empressa de dire Promu tout sourire de connivence aux lèvres, incapable également de se retenir de bâiller. C'est le cas de dire :

*Le cheval de stuc se moque du bœuf de glaise ;  
Mais tous les deux s'en sont donnés à leur aise.  
Qui pour endurer la furie des éléments déchaînés,  
Sans en sortir tout flapi, pour, au final, capituler.*

À partir de ce moment, tout en voguant, les deux couples se livrèrent sans contrainte à leur plaisir respectif. Plusieurs jours passèrent ainsi, et sans s'en rendre compte, ils étaient déjà arrivés à Hangzhou. « J'ai, de longue date, entendu vanter les beautés des paysages du Lac de l'Ouest<sup>10</sup>. Dès lors que nous sommes là, pourquoi n'en profiterions-nous pas pour les visiter, demanda Destinée. — Pour ne rien te cacher, j'ai été, non seulement, tenu de près par mon épouse, mais aussi privé de toute liberté par les contraintes de la charge officielle, aussi n'ai-je jamais pu goûter aux charmes de ce lieu. Ce n'est pas maintenant que nous sommes réunis ici, que je vais laisser passer une si agréable occasion. Nous allons, crois-moi, nous donner du bon temps ! », lâcha Promu avant d'intimer à ses serviteurs l'ordre d'aller louer des palanquins. Destinée et sa mère prendraient la tête, lui et Pei les suivraient en direction des bords du Lac de l'Ouest et tous ses sites fameux du Pic du Sud au Pic du Nord. Ils admirèrent chacune des Dix Perspectives, louèrent une embarcation pour voguer jusqu'au Pavillon au Cœur du Lac sans oublier celui du Lâcher des Grue, et passer les six ponts de la Digue de Su Dongpo<sup>11</sup>. Et ce n'est qu'après avoir épuisé tous les lieux de détente qu'ils rendirent, toujours en palanquin, visite au Temple de la Limpide célébration<sup>12</sup>. Ce qu'il faut savoir, de ce temple c'est que :

*Construit sous la dynastie Tang, il a été restauré sous celle des Yuan. Dans le hall consacré au Bouddha se dresse une statue de bois parfumé de quelque six zhang de haut, avec des yeux perçant d'un bleu parfait. En passant la porte, sont réparties quatre salles où se trouvent des trésors accumulés et des peintures à couper le souffle. Il y a encore le fameux éventail d'or de Caizhou qui dépasse en ingéniosité les moulages de Changshu. Au printemps, les visiteurs se pressent pour l'admirer sans compter les pièces qu'ils y laissent.*

Promu, tenant la main de Destinée, la conduisit jusque dans le Temple du Bouddha, puis, ayant rebroussé chemin, ils furent aux alentours du lieu saint. Et c'est là que Destinée s'avisa de la présence d'étals qui proposaient moult poupées en plâtre d'un pied de haut représentant des poupons aux lèvres bien rouges et au teint bien blanc. Elles étaient si bien réalisées qu'on aurait dit de vrais bambins tout frais sortis du ventre de leur mère. Ils étaient proprement adorables. Elle en choisit un, donna l'ordre qu'on en paie le prix, et le pressant dans ses bras, elle reprit le chemin du bateau sans accepter de relâcher son emprise. « Ce n'est qu'une chose en plâtre sans vie, persifla Promu. À quoi bon t'en enticher de la sorte ? Si tu as autant à cœur

de chérir un enfant, que ne m'en donnes-tu un véritable au plus tôt. Pour le coup ce sera un trésor sans prix ! » — M'est avis qu'un attardé de ton acabit ne devrait pas s'acharner pour en obtenir un vivant, mais ferait mieux de se contenter de celui-ci, car qui te dit que le faux ne pourrait pas se révéler véritable et ne t'oblige à en rabattre sur tes capacités ? » Tous éclatèrent de rire à la sortie de Destinée, qui ayant donné à sa créature de stuc le nom de Yinge, Désiré, interdit à chacun des serviteurs d'user à son encontre de ce nom, leur intimant l'ordre de l'appeler « Petit Maître ». Elle fit aussi venir une entremetteuse à bord pour que celle-ci lui trouve une nourrice disposée à les suivre pour s'occuper spécialement de son nourrisson de terre. Deux jeunes servantes furent également dépêchées, jour comme nuit, à son service ; quant à Pei, il fut chargé d'inviter un expert dans l'art de la divination pour décrypter les huit caractères du petit maître. L'année, le mois et le jour, comme l'heure de son achat fournirent les éléments constitutifs de sa date de naissance<sup>13</sup>. Les considérant avec la plus vive attention, le maître dévoila son oracle à l'émissaire : « Au regard de cette combinaison et particulièrement les six premiers touchant à l'année, au mois et au jour de naissance se dégage une claire prédominance de l'élément Terre ; quant à l'heure, c'est l'élément Métal qui se révèle en combinaison avec l'élément Eau, élément qui met en danger l'intégrité de celui dont la caractéristique dominante est justement la Terre. Vers l'âge d'un an, l'influence des astres célestes pourrait se révéler néfaste, aussi est-il conseillé d'éviter les chutes qui pourraient être fatales. Qui plus est, comme le thème est inscrit sous l'influence de l'Étoile du baldaquin orné de bijoux, il conviendrait à son porteur d'envisager une vie de renoncement monastique, à laquelle n'aspire que rarement le rejeton d'une famille riche et puissante. » Lorsqu'elle entendit la prédiction, Destinée fut terriblement contrariée, invoquant que la somme dont on avait rétribué l'oracle devait être par trop médiocre. « Ce n'est tout de même pas un saint immortel ! À quoi bon t'alarmer autant ? », rétorqua Promu qui donna l'ordre de lever l'ancre et de naviguer sans faire d'escale.

Arrivé à destination, Destinée s'installa en qualité d'épouse en titre, n'en faisant qu'à son entière guise, sans la moindre restriction. Ceux qui la servaient lui donnaient allègrement du « Dame » ou du « Madame ». Désireux de plaire à sa compagne qui était sensible à la flatterie, Promu n'était pas en reste, et sans s'arrêter aux distinctions d'usage, il se mit rapidement au diapason, s'adressant à elle comme si elle était véritablement son épouse légitime. Heureux de la voir heureuse et chagriné de la voir en colère, il redouta ses sautes d'humeur, tout comme il avait, naguère, craint celles de son épouse en titre.

Témoin de sa passion pour cette poupée de terre, il se mit, pour lui complaire, lui aussi à l'aimer. Sans même prendre la peine de changer de tenue lorsqu'il avait quitté son poste, il la pressait contre son sein en toute hâte. Il dépensa des cent et des mille pour faire confectionner une coiffe et des habits de brocard à la taille du petit Désiré. S'il venait à l'esprit de Destinée, laquelle tenait la chose pour possible, que son petit devait faire des risettes, la nounou et ses consœurs prenaient le visage du poupon dans leur main et s'extasiaient des sourires de leur protégé, contrefaisant l'admiration elles disaient : « Petit maître est trop content de voir sa maman, il lui fait de grands sourires ! — Chair de ma chair, comme c'est bien ! », s'extasiait alors à son tour Destinée, ce à quoi Promu, quand il se trouvait à proximité, ajoutait : « Mon fils, voilà qui est bien ! » Mais par moment, comme Destinée, toujours aussi convaincue que cela pouvait se réaliser, se mettait en tête que Désiré aurait dû pleurer, celles qui se trouvaient aux côtés du bambin de terre s'en approchaient et proféraient les geignements appropriés, tout en disant : « Le Petit maître a besoin de sa maman, le voilà qui pleure ! — Ta maman est là, ne pleure plus mon fils, disait Destinée en le prenant dans ses bras, et, lui montrant Promu d'un doigt accusateur, elle ajoutait : « Serait parce que ton père t'a traité de *chose sans vie* ? Peste ! Tu l'as fait pleurer ! — C'est donc moi qui l'aie fait pleurer. Papa est à battre ! », se défendait Promu prêt à toutes les compromissions.

Parfois, au moment des repas les nourrices arguaient que le Petit maître désirait manger quelque met délicat ; Destinée envoyait aussitôt quelqu'un en chercher et on en disposait devant le poupon, mais c'étaient les nounous qui se chargeaient de le manger à sa place. Quand il faisait froid, ou chaud, elles prétendaient que leur protégé s'était soit enrhumé, soit qu'il avait pris un coup de chaud, et c'étaient prédicateurs et charlatans que Destinée faisait mander de toute urgence, quand Promu convoquait dans la minute des médecins à son chevet. Et qu'importe l'âpreté de la potion qui lui était ordonné, les nounous devaient en absorber quelques bonnes goulées. S'il venait à tonner, ou qu'un son comme un objet que l'on casse, venait à retentir, les nounous annonçaient que le Petit maître avait été terriblement effrayé et qu'il lui fallait, pour l'apaiser, lui faire instamment avaler une décoction à base de poudre d'or. Promu s'empressait alors d'aller s'en procurer sans penser un moment qu'il fournissait ainsi à ces intrigantes matière à se faire des bijoux dorés. Mais il y avait encore plus extraordinaire. Destinée intimait parfois l'ordre à ses soubrettes d'uriner par terre afin d'en imputer la responsabilité au Petit maître.

Le matin, au lever, on prenait un tissu de soie sec qu'on passait sur le visage de la poupée pour dire qu'on lui faisait sa toilette ; l'été, on lui ôtait ses vêtements et on lui faisait prendre avec d'infinies précautions un bain dans un bac vide, après quoi on le disposait dans une chambre fraîche et on s'y relayait pour l'y éventer afin qu'il ne souffre pas des grosses chaleurs. Quant aux occupations auxquelles se livrent les enfants, que cela soit jouer de la flûte et du tambour, faire des grimaces, ou lancer un cerf-volant, on s'accordait, tout de bon, aux caprices de Destinée, achetant ce qu'il fallait. Quelles que soient les distances à parcourir, Promu était prompt à diligenter ses sbires pour combler dans les meilleurs délais chaque demande de Destinée.

L'ensemble des fonctionnaires subalternes, et tout le petit personnel du *yamen* se disaient que le Petit maître, pour être choyé de la sorte, devait être un enfant arrivé sur le tard, une perle qu'on tient bien serrée dans la paume de la main. Ayant ouïe dire que son anniversaire allait tomber prochainement, tous les officiels y virent une bonne occasion de flatter leur supérieur. Les uns offrirent des licornes d'or, d'autres de la vaisselle dorée sur laquelle ils firent graver leur nom et des vœux de longévité destinés, selon leur rang de génération, qui au « Seigneur », qui au « Grand frère » ! Certains notables locaux firent également parvenir un paravent du plus fin brocard, ainsi que de quoi tenir un banquet. Finalement, on ne sait combien d'argent fut ainsi dépensé pour fêter un personnage de terre. Ceci n'est-il pas du plus grand ridicule ?

Destinée était, il faut bien l'admettre, une écervelée qui vivait dans des chimères, ce qui est déjà étonnant. Mais le plus risible fut de voir Promu, au départ un être doué de jugement et de discernement et qui de surcroît avait quelque peu étudié s'étant du reste brillamment distingué, perde tout sens critique et finir par épouser en tous points les vues d'une femme mentalement dérangée, jusqu'à tenir le faux pour le vrai. Elle voulait fêter l'anniversaire, on le fêterait ; elle en attendait des marques de respect, on les accepterait. Comme une marionnette suspendue à des fils de soie, Promu était devenu un pantin dans les mains d'une autre : un homme vivant, mais en rien différent d'un être de stuc. Dès lors, comment n'aurait-il pas confondu le poupon d'argile avec un vrai bambin ?

Le jour de l'anniversaire, on tint un banquet de célébration, avec une représentation de théâtre et tout, flonflons y compris, ce qu'il convient, et ceci pendant plusieurs jours d'affilée. On en fit tant et tant que tout le monde étaient exténués et harassés, impatients de voir la nuit arriver. Toutes les servantes s'affalèrent alors pour plonger dans un profond sommeil laissant la nounou seule à s'occuper de Désiré. Celle-ci tenait bien l'alcool, bien qu'à chaque fois l'ivresse réveillait sa sensualité. Ce soir-là, comme elle avait justement vidé quelques coupes de trop, elle baragouinait toutes sortes d'insanités : « Misérables brigands ! Où donc êtes-vous passés ? Mes bras vous attendent, venez me cueillir ! Peste ! Pas un qui ne vienne à mon secours ! Y'a plus que cette fichue marionnette, ce bambin de terre, froid et sinistre, assis-là sur

le sol et sans âme ! » Elle ne se doutait pas que Destinée qui était couchée en compagnie de Promu depuis longtemps, avait entendu des divagations dont la teneur était loin de lui plaire. « Où trouverais-tu un garçon parmi tes congénères. Ici, il n'y que le Maître qui dort avec moi, lança-t-elle, hors d'elle-même. M'est avis que tu te moques de moi avec tes vilains propos et tes foutus brigands. Tu divagues ! » Et tout en continuant à vitupérer de la sorte, elle enfilait des habits avec la ferme intention de mettre une bonne correction à la nourrice. De son côté, celle-ci, qui savait combien Destinée pouvait-être cruelle, venait de réaliser ce que ses propos inconsidérés, inspirés par l'ivresse, pouvaient avoir d'inconvenant, se mit à courir précipitamment se cacher dans sa propre chambre, tenant toujours sur son sein la poupée. N'ayant pas pris la peine de se munir d'une lanterne, elle ne prit pas garde que sur la barre du seuil dormait un chat que son passage surprit ; les effets de l'alcool faisant le reste, elle glissa et s'affala au sol en s'écorchant les genoux et le crâne. Elle gisait encore dans un état d'abattement lorsque Destinée laquelle, poussée par le désir de lui mettre une bonne rouste, déboulait, elle aussi sans lumière, se prit les pieds qu'elle avait petits et peu habiles dans la gigantesque : « Aïe ! Peste ! », fit-elle en se blessant les lèvres en tombant et en éclatant en sanglots.

Promu, tiré subrepticement de ses rêves enfila en toute hâte un habit, se munit d'une lanterne et se précipita sur les lieux pour découvrir les deux femmes empêtrées l'une de l'autre sur le sol. « J'ai mal, mal... », gémissait Destinée quand l'autre beuglait également : « J'ai mal, mal ... » Promu s'empressa de redresser Destinée tout en ordonnant aux servantes de venir secourir la nourrice. C'est alors, qu'on s'aperçut que la nourrice avait, en s'affalant, littéralement écrasé son protégé. Un poème à chanter sur l'air « Petit loriot » nous le confirme :

*Hélas ! Pauvre enfant de stuc, une femme pintée, le serrant sur sa poitrine dodue, de son corps replet, l'a esquiné : tête de travers, pieds désarticulés. Où donc sont passées la belle silhouette et la grâce digne du jade ? Chéri à l'esprit vide, trésor vivant réduit en miettes en un instant.*

Lecteur, tu dois te demander pourquoi ce poupon avait été réduit en miettes de la sorte. Hé bien ! c'est que, *primo*, prise dans les vapeurs de l'ivresse, la nourrice s'était proprement laisser choir sans se retenir et surtout sans manifester l'intention de le protéger, et que, *secundo*, Destinée en s'affalant sur elle avait ajouté le poids d'un second corps. *Tertio*, la mêlée dans le noir qui s'en était suivie avait parachevé le malheureux gâchis. Comment dès lors, une chose faite de terre aurait-elle pu résister à ces trois assauts destructeurs ? Du reste, ce qui venait de se produire correspondait aux dires du prédicateur lequel avait bien mis en garde contre les chutes qu'il fallait éviter à l'approche du premier anniversaire. En y repensant, l'alcool est bien un liquide, et cette femme un astre néfaste : en abusant d'alcool, la nounou était devenue l'agent qui avait mis en œuvre le présage que l'élément « Eau » nuirait à l'élément « Terre ». Si la destinée des pantins de stuc peut être prédite avec pertinence, à plus forte raison celle des vivants qui refusent d'accepter leur destin avec placidité. Un seul faux pas les conduira à un inévitable dénouement tragique. Les figurines d'argile nous offrent là une éclatante mise en garde.

Mais revenons à Destinée qui, lorsqu'elle découvrit son cher Désiré réduit en miettes, se mit à crier sa douleur avec force larmes et sanglots. Toute tremblante, elle se frappait furieusement la poitrine, se roulait par terre, manifestant la même douleur que si elle avait réellement perdu un enfant. Promu qui, de son côté, avait calqué ses sentiments sur ceux de sa compagne, se mit à l'unisson de son chagrin, et ramassant les morceaux épars, il se désolait entre deux sanglots : « Chair de ma chair ! Tu vas tuer ta mère ! » et de repartir en lamentations propres à ébranler le Ciel.

Au même moment, Pei et sa compagne se livraient l'un à l'autre, tels des phénix amoureux. Elle, enlaçant son homme, les pieds en direction du ciel, donnant libre cours à sa licence, glapissait tout en donnant ses directives : « Vite mon chou, prends-moi

fougueusement ! » Ils approchaient alors de l'orgasme lorsque Pei entendit des bruits de pleurs : « Mais, ne serait-ce pas ta fille qui pleure de la sorte ? Qu'a-t-elle donc à pleurer au beau milieu d'une nuit aussi paisible ? — Bah ! M'est avis qu'elle doit s'envoyer en l'air avec son mari. Cela ne te concerne pas ! — Tu dis n'importe quoi ! Quand on s'envoie en l'air, on rit, on ne pleure pas ! — Idiot ! Qu'est-ce que tu y connais ? Lorsqu'on rencontre un véritable séducteur, on en éprouve une telle satisfaction qu'on a envie de mourir et qu'on en pleurerait, c'est ce que l'expression *la tristesse survient au zénith du plaisir* exprime. L'envie de verser des larmes peut aussi vous prendre lorsque le soldat exténué ne peut franchir la porte devant laquelle il se répand, c'est moment où l'on commence à en vouloir à l'entremetteuse et à avoir du ressentiment à l'encontre de ses propres parents. Crois-moi les larmes coulent d'elles-mêmes. C'est ce qu'on appelle le *triste sort des beautés*. Voilà deux situations capables de vous tirer des sanglots en rapport avec la bagatelle. Du reste, si tu n'y mets pas un peu plus du tien, je risque bien de me retrouver dans la même situation. Allons, si tu étais un peu plus concentré sur ce que tu fais, tu n'irais pas dégoïser sur les autres. » Et elle se remit à s'activer sans faire mine de le lâcher. Pei, quant à lui, tendait encore l'oreille et les pleurs de plus en plus sonores qu'il entendait l'invitaient à se défaire de sa compagne. Il enfila aussitôt un vêtement et descendit de son lit. Il frappa à la porte et la poussa pour découvrir dans un concert de lamentations Destinée blottie dans les bras de Promu d'un côté, et de l'autre la nourrice, qui tenant dans ses bras une poupée de terre en morceaux, cherchait à les assembler les uns avec les autres. Pei, averti de la situation par les servantes, fut bientôt rejoint par celle qu'il venait d'abandonner, qui s'affaira aussitôt auprès de sa fille, lui laissant la charge de reconforter son maître.

Ce n'est que lorsque le jour se fut levé, et après bien des efforts et des encouragements, que les pleurs se tarirent. Destinée insista pour qu'on oblige tous les employés du *yamen* à prendre le deuil ; Promu, pour sa part, donna l'ordre aux ateliers de la sous-préfecture de confectionner un cercueil de première classe et officialisa la mort de son fils. La nouvelle amena l'ensemble des mandarins locaux jusqu'à ceux de la préfecture à venir présenter leurs condoléances. Si fait, Promu porta une tenue blanche de deuil et arbora la mine de celui qui va enterrer son fils aîné ; en conséquence, il fit savoir qu'il porterait le deuil pendant une année complète. Il choisit le jour des funérailles pour lesquelles il convia une confrérie de vingt moines bouddhistes et taoïstes qui officièrent pendant sept jours d'affilée. On pleura tant et tant que Destinée n'avait plus qu'un infime souffle de vie ; Promu, de son côté, manifestait sa douleur en s'appuyant lourdement sur le cercueil ; quant à Pei, tout de blanc vêtu arborant le foulard filial, il pleurait sans la moindre honte tout son sou pour accompagner son maître dans la douleur. Une chanson s'en amusa plaisamment :

*Gaussons-nous de ces idiots qui, sur un bébé de terre cassé, se morfondent. Je pleure, tu pleures ; et tous ceux qui sont venus apporter leurs sanglots pleurent. Et pourquoi donc pleurent-ils ? Pour consoler ? Seulement ? Pleurer bonne gens, pleurer sans fin, la douleur est partagée des deux côtés. Ciel, ma vieille mère a tant souffert.*

Promu qui voulait éviter à Destinée d'entretenir sa peine de jour en jour sans la tarir jamais, condamna à trente coups de bambou la nourrice et décida de la renvoyer à Hangzhou. « Puisque vous faites reconduire cette personne dans son lieu d'origine, pourquoi, proposa Pei qui se trouvait justement à ses côtés, ne pas profiter de cette occasion pour m'y envoyer. Je pourrais ainsi me rendre au Temple de la Limpide célébration et y acheter un petit maître identique en tous points. Ceci fait, je le rapporterai sans tarder afin de libérer Madame du tourment qui l'opprime. Qu'en pensez-vous ? — Voilà qui est fort judicieux, acquiesça Promu. Je ne saurais comment te remercier pour une telle preuve d'attachement et de dévouement. Si tu y consentais, je t'enjoins de partir ce soir même ! » Mais, Destinée qui avait entendu cet échange depuis l'autre côté du mur, ce mit à vociférer : « Quelle honte ! Tu n'as pas su protéger mon bébé en plâtre, et voilà que tu penses à aller en chercher un second pour te tirer d'embarras !

Te rappelles-tu encore tes paroles de l'époque : 'Qu'as-tu à t'enticher d'un truc sans vie ?' C'est ça qui a apporté la poisse. Et après, tu es allé chercher cette nourrice et tu lui as dit de se débrouiller à réduire en miettes mon enfant ! Mais, ça-y-est, j'ai bien compris ce que tu avais en tête ; si tu veux vraiment me procurer un trésor sans prix dans les meilleurs délais, oublie tout le reste pour t'y consacrer. Mais si tu n'en es pas capable, et que je finisse comme un spectre sans descendance, ne compte pas sur moi pour gâcher cette vie pour racheter tes fautes, mourir à tes côtés, ou devenir la risée de ceux qui vont dire que je n'ai pas même été capable d'assurer la survie d'un pauvre pantin de plâtre ! — Je t'assure que d'ici une année, je t'aurais comblé d'un trésor vivant, s'engagea Promu qui avait à cœur d'apaiser son ire. Oublie vite ces contrariétés passées, sinon tu vas tomber malade. »

Pour se faire, Promu chercha en toute diligence à se procurer toutes sortes de potions revigorantes en mesure de lui permettre d'affronter la situation. Ingurgitée dans la journée, il en testait l'efficacité le soir même. Lui qui, quinquagénaire, voyait son énergie vitale s'épuiser, ne pouvait plus guère compter que sur l'efficacité de ces fortifiants. Quant à Destinée, elle n'était intéressée que par la quête du plaisir et veillait à ce qu'il *se consacre entièrement à ses devoirs*, n'ayant cure que la mort ne finisse par le faucher. Après un mois de ce régime, Promu ne tenait plus guère sur ses jambes ; il s'était courbé, incapable même de s'asseoir, en rien différent d'une loche morte. Qui plus est, il fut embobiné par un charlatan qui lui proposa son élixir « Rallonge du Ciel, renfort du destin » qu'il concoctait en mélangeant, entre autres ingrédients, du plomb véritable de femmes, du sperme d'otarie et quelques minéraux rares dont de la pierre de *yang*, le tout longuement mijoté à feu doux. Après en avoir ingéré deux pilules, Promu vit son sexe se dresser comme une barre de fer, ce qui lui procura une indicible souffrance. Le spectacle éveilla aussitôt la lubricité de Destinée qui le chevaucha pour jouer à la bougie renversée avant de s'agiter en toute licence. Mais, Promu, qui était déjà fortement diminué, ne put résister plus longtemps à l'action de la drogue, lorsqu'il éjacula, ce fut un flux de sang qui s'écoula de lui sans donner signe de s'arrêter. Sans perdre un instant, il démissionna de son poste et s'en alla.

Au départ, il avait souhaité secourir une vivante, mais c'était lui qui, contre toute attente, devait mourir en premier. Ceux qui eurent vent de l'affaire poussèrent des soupirs en décryptant à travers leur nom et la lecture qu'on peut en faire en « Dissiper sa Promesse » pour lui, et « Ruiner sa Destinée » pour elle, le sort qui les attendait. Voilà qui devrait offrir à ceux qui ne sont pas fait de plâtre matière à réflexion et méditation sur ce qu'est la réalité de leur propre bêtise ; qu'ils se gardent de n'y voir qu'une vulgaire amusette.

Promu mort, sa famille se dispersa. Sa dépouille fut inhumée par les autorités à côté de là où avait été enterré le bambin de plâtre : leur destinée étant accomplie, ils retrouvaient ensemble les terres jaunes. Quant à Pei, flanqué de Destinée et de sa mère, il prit la direction des quartiers fleuris, où, devenant un maître en cet espace de débauche, il chercha un moyen de subsistance. Les rieurs diront que « Pour un profiteur habitué à se contenter de miettes, c'était une fin qui ne pouvait manquer de faire s'effondrer de rire. »

#### Commentaire

*Est-il question de folie, c'est de la folie pure qui nous est décrite ; est-il question de bêtise, c'est de la pure bêtise qui nous est figurée. Est-il question de créatures en terre, ce sont bel et bien de véritables créatures de terre qui prennent forme. Ceci est certes une histoire pour rire, mais elle est aussi d'une criante vérité. Qu'on se le dise : si tu saisis en quoi ces propos éclairants ne sont pas des galéjades, tu trouveras dans les percées du rire un moyen de jauger l'humain.*

## Notes de la traduction

1. La déesse de la lune, Chang'E, et celle de la rivière Luo partagent une beauté sans pareil qui les place très haut dans le panthéon de la grâce féminine. On pourra en apprendre plus sur ces personnalités du légendaire chinois antique en lisant Jacques Pimpaneau (1934-2021) qui évoquait leur merveilleux destin dans *Chine. Mythes et dieux*. Arles : Picquier, (1995) 1999, pp. 25-27.
2. Simple villageoise à la beauté renversante, Xishi vivait au V<sup>e</sup> siècle sous la dynastie royale des Zhou (- 1046 à -221). Elle fut offerte par son ennemi au roi de la principauté de Wu en - 490 av. J.-C. afin d'émousser ses capacités à régner, devenant ainsi un parangon du charme féminin.
3. Maitreya (du sanskrit signifiant « bienveillant ») est un Bodhisattva connu dès le III<sup>e</sup> siècle en Chine, où il y a pris l'apparence débonnaire d'un bonze ventripotent et dépenaillé, arborant un indéfectible sourire.
4. Xiaoxiao xiansheng. On pense naturellement au Xiaoxiao sheng auquel est attribué par son préfacier la rédaction du *Jin Ping Mei cihua*. Voir André Lévy, page 1051 du tome 1 de sa traduction de ce roman fleuve que ne pouvait ignorer l'auteur de ce conte : *Fleur en Fiole d'Or (Jin Ping Mei cihua)*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1985.
5. Xiang Yu (- 232 à - 202) est un des chefs militaires qui contribuèrent à la chute de la première dynastie des Qin (- 221 à - 206) pour devenir un temps « Prince hégémon du Chu de l'Ouest » (Xi Chu Bawang). Au départ ami de lutte de Liu Bang (- 256 à - 195), fondateur de la dynastie des Han, il entra en conflit avec lui. Battu, il préféra le suicide à la fuite, car trop honteux pour trouver un refuge dans ses terres du Jiandong. L'épisode, fort connu, est narré avec verve par Sima Qian dans son *Shiji*, traduit par Édouard Chavannes en 1897 (Sse-ma Ts'ien, *Les Mémoires historiques*, tome deuxième. Paris : Ernest Leroux, 1897. L'ouvrage a été réédité par les éditions You Feng en 2015 ; ce passage est accessible en ligne grâce à Pierre Palpant à l'URL : <https://tinyurl.com/4f8nphwv>)
6. L'ère impériale Hongzhi correspond au règne du dixième empereur de la dynastie Ming (1368-1644). Elle commence en 1488, pour s'achever en 1505.
7. Il faut comprendre que Promu est un de ces rares lauréats des concours mandarinaux. S'il est, au début de cette histoire, en attente de poste, il n'a pas moins réussi à franchir avec succès les différentes étapes de sélection pour devenir, au terme d'un parcours plein d'embûches, *jinshi*, comprendre « docteur », le plus haut degré de la hiérarchie des concours. Il peut donc occuper un poste dans l'administration et exercer sa fonction à partir d'un *yamen*, bureau officiel à l'arrière duquel se tient généralement sa résidence personnelle. C'est donc, en théorie, « un puits de science » qui a maîtrisé le pléthorique corpus des classiques confucéens étudiés depuis sa prime enfance dans des épreuves écrites aussi nombreuses qu'alléatoires. À ce titre, il doit connaître et doit respecter les obligations d'un protocole très rigoureux et les règles de civilités les plus basiques, dans son activité administrative, mais aussi dans sa vie personnelle.

8. La ville de Yangzhou, appelée plus loin Guangling, est un carrefour important de la Chine des Ming et un centre urbain et commercial très actif et attractif. Voir notre introduction à Wang Xiuchu, *Les Dix jours de Yangzhou. Journal d'un survivant*. Traduit du chinois et présenté par Pierre Kaser. Toulouse : Anacharsis, coll. « Famagouste », 2013, pages 8 à 17.

9. Le lettré Zhang est le héros du fameux *Xixiangji*, chef-d'œuvre du théâtre de la dynastie des Yuan (1279-1368), pièce dans laquelle Wang Shifu (ca. 1250 - ca. 1307), son auteur, tisse les relations amoureuses de ce jeune lettré brillant avec la belle et audacieuse Cui Yingying. On peut lire cette pièce majeure de la littérature amoureuse chinoise grâce à Rainier Lanselle : *Le Pavillon de l'Ouest*. Paris : Les Belles Lettres, coll. « Bibliothèque chinoise », 2015.

10. Ancienne capitale impériale — celle des Song du Sud (1127-1279) —, la ville de Hangzhou (province de Zhejiang) est avec Suzhou et Yangzhou, un des lieux de villégiature privilégié des lettrés chinois, grâce notamment à tous les sites qui bordent son Lac de l'Ouest, Xihu.

11. Longue de 2,8 km, cette digue, qui compte six « gracieux ponts cambrés au-dessus de chenaux » (Guide bleu, 1983) a été bâtie en 1089 par le poète Su Dongpo (1037-1101) lorsque celui-ci administra la ville en qualité de préfet.

12. Contrairement à ce qu'affirme l'auteur, le Zhaoqingsi, Temple de la Limpide célébration, sis au bord du Lac de l'Ouest, n'a été fondé qu'en 967, donc sous les Song du Nord (960-1127) — et non sous les Tang (618-907). Seule la salle principale, reconstruite après un incendie en 1929, subsiste à l'heure actuelle avec son imposante statue de Bouddha.

13. Les « huit caractères en question » (*bazi*) sont ceux qui permettent d'établir le moment (deux pour l'heure, deux pour le jour, deux pour le mois et deux pour l'année) de la naissance, et déterminent la destinée de tous les êtres vivants, destinée que seuls des maîtres versés dans les arcanes de l'astrologie sont en mesure de faire parler pour répondre aux attentes de ceux qui prennent leurs prédictions pour des vérités intangibles.

Les deux font la paire

## Table de matières

Avertissement, p. 3

Traduction, p. 5

Notes de la traduction, p. 19

Marseille, 11-III-2026

